VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS

DE LA FRANCE.

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

Département de Paris

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, N°. 98, près le Théatre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Et chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, N°. 4.

1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ.

VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES;

Enrichi de Tableaux Géographiques et d'Estampes.

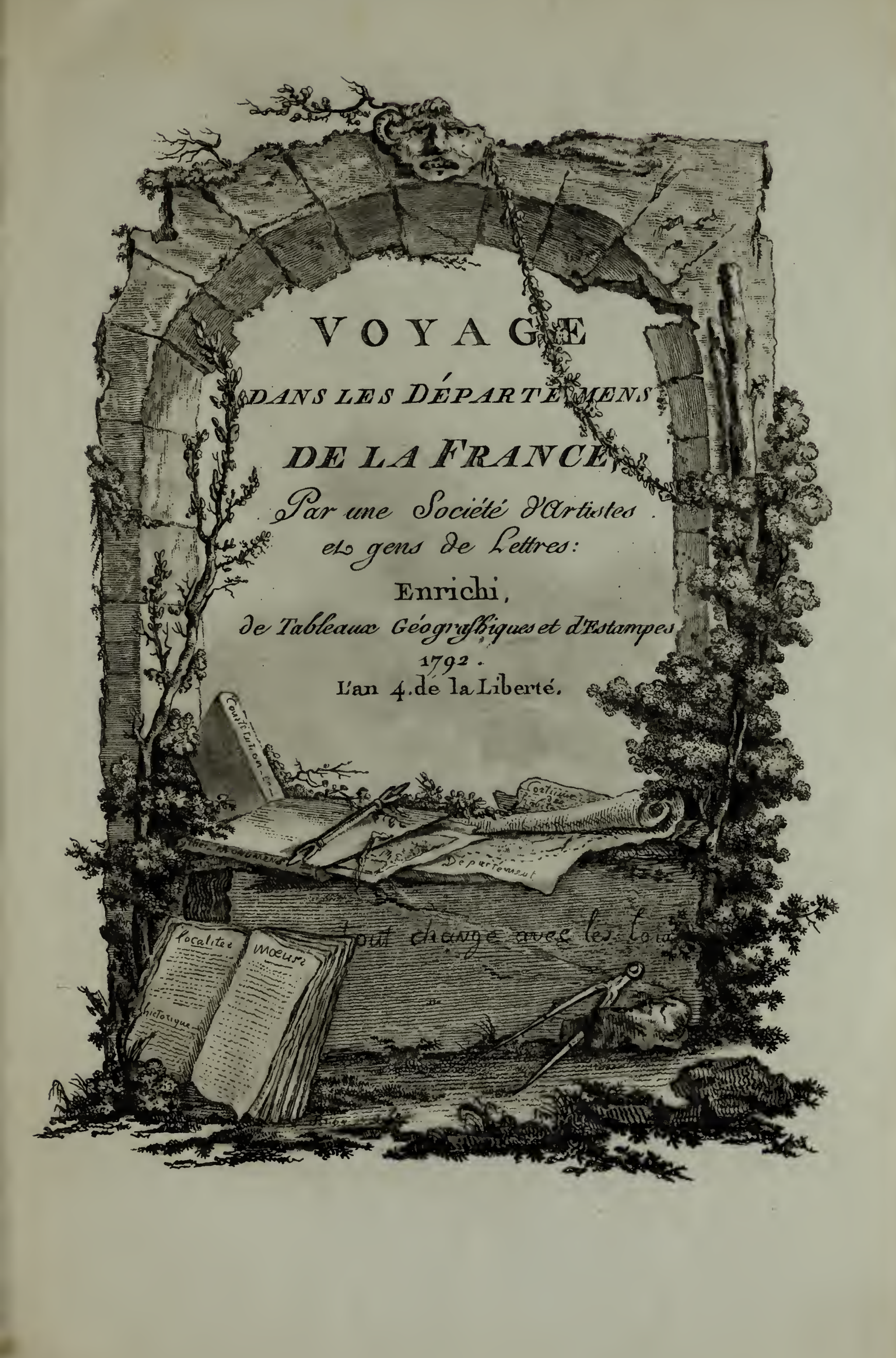
L'aspect d'un peuple libre, est fait pour l univers.
J. LA VAL'ÉE, *centenaire de la liberté.* Acte Ier.

A PARIS,

Chez Brion, dessinateur, rue de Vaugirard, No. 98, près le Théatre François.
Chez Buisson, libraire, rue Hautefeuille, No. 20.
Chez Desenne, libraire, galeries du Palais-Royal, numéros 1 et 2.
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social, rue du Théatre-François, No. 4.

1792.

L'AN QUATRIÈME DE LA LIBERTÉ,


VOYAGE
DANS LES DÉPARTEMENS
DE LA FRANCE
Par une Société d'Artistes
et gens de Lettres:
Enrichi,
de Tableaux Géographiques et d'Estampes
1792.
L'an 4. de la Liberté.
Constitution
Département
Localités
Mœurs
historique
Tout change avec les loix

Longitude du M...

LA FRANCE

divisée

en

83 DÉPARTEMENS

et

10 Arrondissemens

Métropolitains

Chef-lieu de Département

Métropole.

Evêché.

Villes importantes sans les qualifications ci-dessus

Longitude du M...


...idien de Paris
Remarques.
L'Etendue de la France (y Compris le ci-devant Comtat Venaissin et la Corse) est de 27 mille 175 lieues quarrées, de 25 au degré.
Sa Population actuelle est d'environ 27 millions 300 mille habitans.
Ses 83 Départemens sont répartis en 23 Divisions militaires, 28 Divisions de la Gendarmerie nationale et 35 Conservations forestières.
Elle renferme autant d'Evêchés et de Tribunaux criminels que de Départemens, 546 Districts, chacun avec son Tribunal, 4696 Cantons, et 43260 Municipalités, sans compter encore les Cant.s et Municip.s du ci-devant Comtat Venaissin.
Le nombre des Députés à l'Ass.e Nationale est de 747.
Métropoles.
Nord-Est, ou Rheims.
Côtes de la Manche, ou Rouen.
Paris.
Nord-Ouest, ou Rennes.
Centrale, ou Bourges.
Est, ou Besançon.
Sud-Est, ou Lyon.
Sud-Ouest, ou Bordeaux.
Sud, ou Toulouse.
Côtes de la Méditerranée, ou Aix.
Bassins principaux, formés par les chaînes de Montagnes.
Rhin, Moselle, Meuse, Escaut, Somme, Seine, Vilaine, Loire, Charente, Garonne, Adour, Rhône et Saône.
ALLEMAGNE
PAYS-BAS AUTRICHIENS
SUISSE
ITALIE
MER MÉDITERRANÉE
Golfe de Lion
Ostende
Tournay
Valenciennes
Cambray
Sedan
Trêves
Deux Ponts
Laon
Rheims
Chaalons
Luneville
STRASBOURG
Troyes
Epinal
Colmar
Bâle
Besançon
Dijon
Auxerre
Nevers
Moulins
Macon
Bourg
Genêve
Lac de Genêve
Chambery
Clermont
LYON
Grenoble
Valence
Le Puy
Mende
Digne
NIMES
Avignon
MARSEILLE
Toulon
Antibes
Nice
Bastia
CORSE
Lieues Communes, de 2283 toises et de 25 au degré.
...dien de l'I. de Fer.

APPERÇU DE LA FRANCE.

AVANT de parcourir les quatre-vingt-trois départemens de la France, jettons un coup d'œil rapide sur cet empire, sinon le plus vaste, du moins le plus florissant de l'Europe. Favorisé de la nature, autant par le climat, que par les limites qu'elle a semblé lui poser elle-même, nul ne mérite mieux l'attention du philosophe, du voyageur, du commerçant de toutes les nations. Sa température convient à tous les hommes; ses richesses à tous les spéculateurs; ses sites, ses monumens, ses usages, à tous les observateurs (1).

On sent d'ailleurs que sa nouvelle division exigera désormais une géographie entière, et que le cadre d'un apperçu sommaire seroit même trop étroit pour contenir la simple nomenclature des qualifications que ses diverses parties ont reçues de la Constitution.

Si l'on en juge sans prévention, on conviendra que la France peut non-seulement se suffire à soi-même, mais encore attirer dans son sein les tributs des deux émisphères. Elle renferme toutes les productions indigènes à l'Europe. On classera l'énumération des plus rares, et des plus intéressantes, à l'article des départemens auxquels elles appartiennent. Elles sont, au reste, si

(1) Pour éviter la vicieuse routine de décrire ce que les cartes enseignent beaucoup mieux que tous les textes du monde, nous ne parlerons ici, ni des fleuves, ni des rivières, ni des montagnes, etc. que renferme la France.

abondantes, qu'après avoir pourvu à la consommation, il en reflue encore chez l'étranger une quantité prodigieuse. De ce nombre sont ses bleds, ses vins, ses eaux-de-vie, ses sels, dont elle ne reçoit en échange que des choses de moindre utilité, si l'on en excepte l'or et l'argent, dont son propre sol est plus avare, et dont l'abondance peut-être a plus introduit de crimes dans ses champs, que de splendeur dans ses cités.

Mais l'une des richesses la plus précieuse de la France, qu'elle ne doit, ni à son climat, ni à son terroir, c'est le caractère de la nation qu'elle renferme. Le génie, l'esprit, l'activité, le courage, la patience, l'adresse, la sagacité, rendent le François propre à tous les genres d'industrie. Il est de toutes les nations quand il imite : il est François quand il invente. Laborieux, intelligent, actif dans le commerce, peu de peuples l'ont laissé derrière eux, dans les découvertes lointaines; opiniâtre, infatigable, et tout ensemble observateur et créateur dans l'agriculture, le terrein le plus aride semble se soumettre à ses loix, et tromper celles de la nature; magnifique dans ses conceptions, vaste dans ses idées, éclairé par le goût, sa force et sa grandeur se gravent sur ses monumens; valeureux, bouillant, intrépide, il semble né pour la guerre, quand son aménité paroît ne l'avoir fait naître que pour la paix; bon, généreux, sensible, humain, hospitalier, ses vertus tiennent à son cœur, et ses vices, quand il en a, à ses usages.

Une antique et mauvaise constitution avoit enraciné ces derniers; un meilleur ordre de choses donnera plus de vigueur aux premières; peut-être le délivrera-t-il

de cette légéreté, dont les étrangers, avec raison, lui font le reproche : peut-être apprendra-t-il à retenir dans son cœur le sentiment qu'il vous témoigne, et à ne pas le laisser échapper sur les pas de la personne qu'il caresse : peut-être enfin, se dégagera-t-il du peu de préjugés qui lui restent; et le peuple le plus doux de la terre cessera-t-il d'en être le plus atroce, par le genre meurtrier de ses vengeances individuelles.

La division actuelle de la France peut paroître, aux yeux exercés des Géographes, aussi défectueuse que l'ancienne. Peut-être auroit-il fallu dans ce travail, consulter d'avantage les gens de l'art. On y reconnoîtroit moins alors les résultats de l'esprit de parti, qui, dans les grandes assemblées, n'étouffe que trop souvent la voix de la raison, ou les effets de l'ignorance des toiseurs politiques, qui lestement enjambent les barrières qu'opposa la nature, et semblent oublier la nécessité des communications. Quoiqu'il en soit, les cartes dressées sur cette division moderne enseignent beaucoup mieux les détails locaux, que ne pourroit le faire un texte quelconque. Observons seulement que la population de la France, estimée dans tous les écrits périodiques à vingt-cinq millions d'habitans, est aujourd'hui portée, d'après de nouveaux documens, à environ vingt-sept millions deux cent mille, non compris les émigrations : objet que les étrangers compenseront tout au moins, en accourant se ranger sous l'étendard de la liberté.

Ces mêmes papiers présentent également entr'eux trop de contradictions dans leurs calculs, soit sur la quotité des contributions de chaque département,

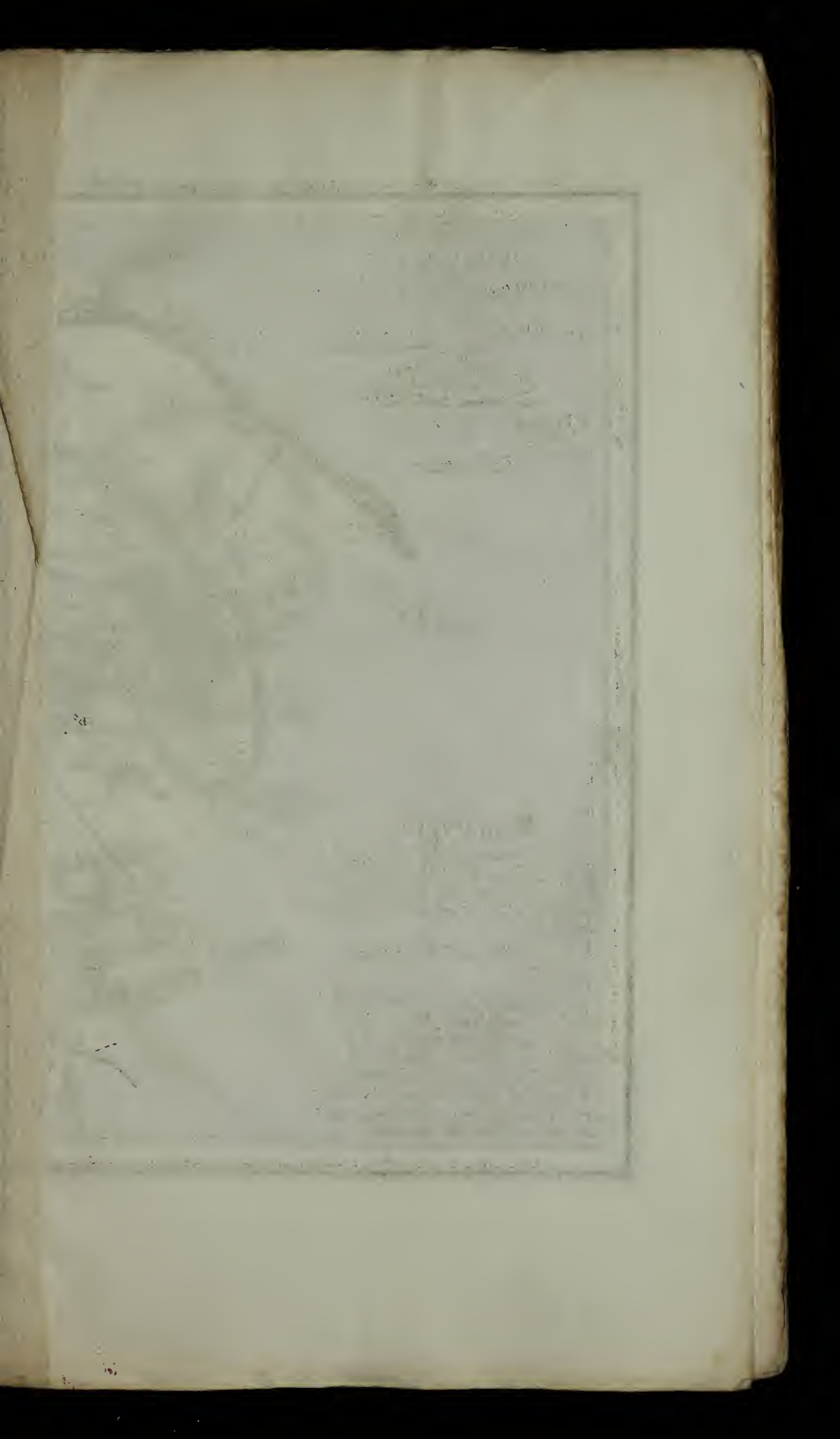
soit relativement au nombre de leurs citoyens actifs, ou de leurs gardes nationaux, pour nous y arrêter. D'ailleurs, d'après les décrets même, on ne doit pas douter que ces calculs ne varient annuellement, surtout en ce qui concerne les impositions. Ce n'est que de l'affermissement de la révolution, que l'on doit attendre, à cet égard, des notions certaines. Une observation consolante, c'est que dans cette immense population, il se trouve au moins trois millions d'individus de différens cultes, que les catholiques d'aujourd'hui regardent avec des yeux de frères.

Malgré les nombreux avantages dont le François étoit doué, il fut long-tems peu aimé des étrangers. Peuple conquérant à sa naissance, il retint de ses fondateurs cette ironie, commune aux vainqueurs. Les premiers de la Gaule, pour ainsi dire, échappés au joug des Romains, les François contractèrent cet air de supériotité, que donne la gloire d'avoir brisé des fers, que le reste du monde portoit encore. La jalousie des nations circonvoisines, dut s'éveiller à l'aspect du berceau des François; tout-à-la-fois, libres, victorieux, et législateurs, leur prépondérance semble naître avec leur nom. Insensiblement plus formidables, l'empire d'occident n'est plus, et c'est du trône de la France que renaît l'empire d'occident. Jaloux, jusques dans les égaremens de l'esprit, jusques dans les folies de la superstition, d'être l'exemple de l'Europe, la Terre-Sainte ouvre-t elle ses ports pour engloutir un quart de la terre? Ils volent les premiers, s'abîmer dans ce gouffre où les générations disparoissent, à la voix de l'imbécillité,

Le malheur s'étend-il sur la dynastie des Valois ? La France n'est-elle plus qu'une ombre d'elle-même ? Son orgueil change d'objet, et c'est à la cour de Léon X, qu'elle vole ravir le sceptre des arts, pour remplacer le sceptre de l'Europe qui lui échappe. Le fanatisme siffle - t - il sur les champs fortunés de la France ? Est-ce l'aveugle amour des Rois qui s'empare de l'esprit des François ? Jamais peuple ne l'égale dans ses fureurs, jamais peuple n'est son maître dans l'art de l'adulation. Depuis quatorze cents ans, primauté de conquêtes, primauté de folies, primauté de superstitions, primauté d'ignorance, primauté de fanatisme, primauté d'esclavage, tel est le tableau de la France, et l'excuse de la haine des autres peuples. Il étoit juste enfin, qu'à tant d'odieuses prééminences, succédât la primauté de philosophie et de lumières : et que le jour de la liberté reconciliât les François avec ceux-mêmes qui n'avoient pu l'égaler dans leurs défauts.

Peut-être dans ce grand ouvrage de la régénération d'un grand peuple, eût-il été possible de lui fondre une constitution, dont l'or eût été plus pur ! Peut-être le philosophe auroit-il souhaité que la matière fût plus riche que le creuset ! Peut-être enfin, l'ami de la nature, voudroit-il retrouver plus d'analogie entre le livre des destins de la France, et celui des descendans de *Penn* ! Mais par une sévérité desséchante, ne réduisons point à de simples filets, les sources nombreuses de bonheur qui commencent à jaillir du nouvel édifice des loix : mettons la raison à la place de la censure : voyons dans les forêts Américaines un

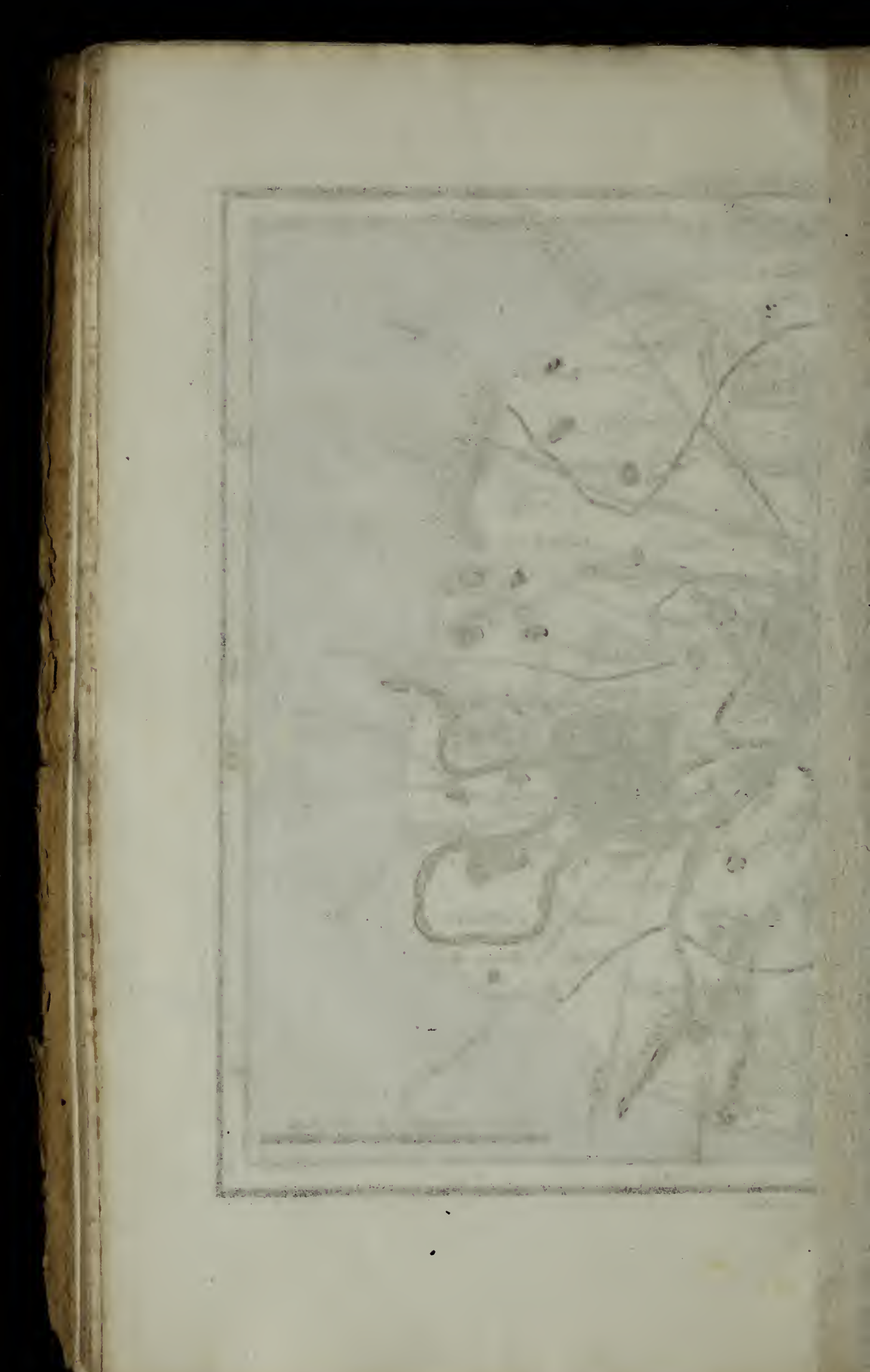
peuple, pour ainsi dire, au premier jour de la création, voyons sur les rives de la Seine un peuple immense, fatigué de la longueur des âges : calculons le peu de vices des murs de Philadelphie, pesons l'immensité de ceux qui pullulent sur notre terre : et avouons, que des loix égales ne pouvoient leur convenir. Réfléchissons que l'un et l'autre peuple marche en sens inverse, que les François regravissent la nature ; et que les Américains descendent avec elle.





Longitude Occidentale
10
5
Sud.
DÉPARTEMENT
DE PARIS
(ci-devant partie de l'Ile de France)
DIVISÉ
en 3. Districts et 16 Cantons,
comprenant
III Municipalités.
Chefs-lieux de Districts.
Cantons.
55
Ouest
48 Deg 50 m
45
R.te de Rouen par Pontoise
Epinay
Argenteuil
Villeneuve la Garenne
Genevilliers
Colombes
Garenne de Colombes
Besons
Clichy
Garenne
Villiers
Neuilly
le Monceau
le Roule
Courbevoie
S.t Genevieve
Nanterre
Ch. de S. Germain
R.te d'Evreux et de Rouen par S. Germain
Mont Valerien
Surennes
Chaillot
Passy
S. Cloud
Ch. de Versailles
Vaugirard
Billancourt
Château
Vanves
R.te de Versailles Rambouillet et Chartres
R.te de Versailles
Clamart
Chatillon
Chemin de Versailles
Sceaux
Chatenay
Antony
Ch. de Chartres
Remarque.
Ce Département, enclavé dans celui de la Seine et de l'Oise, est de la Métropole de Paris, de la 17.e Division Militaire et de la 1.re de la Gendarmerie Nationale.
Son Etendue est de 24 lieues quarrées.
Sa Population de 800 milles habitans, dont 700 mille pour Paris seul.
Cette capitale est divisée en 6 Tribunaux (dont l'étendue est marquée dans son plan) outre le Tribunal de Cassation; en 48 Sections et 33 Paroisses. et il envoye 24 députés a l'Assemblée Nationale.
50
55
Nord
Longitude


Long^e Orientale de Paris.
R^te de Chantilly
Amiens
Ch. de Senlis
R^te de Senlis d'Arras de Cambray et de Compiegne
Pierre Fitte
Stains
Dugny
le Bourget
S. Remy
S. DENIS
la Courneuve
le Coudray
R^te de Soissons
Forêt de Bondy
G^d Drancy
Baubigny
Aubervilliers les Paris
Canal projetté
R^te de Meaux
Bondy
La Villette
La Chapelle
Pantin
Noisy le Sec
Ch. de Meaux
Belleville
Romainville
Gervais
la Garenne
Villemomble
Bagnolet
Rosny
Montreuil
Charonne
Ch. de Coulomiers
la Pissotte
Fontenay
Vincennes
Nogent sur Marne
St Mandé
Ch. de Coulomiers
Bercy
SEINE FL.
le Tremblay
Ch. de Rosoy
Champigny
Ivry
Charenton
St Maur
Marne R.
Ch. de Rosoy
Maisons
Villejuif
Vitry
Creteil
S. Hilaire
Mesly
Morbras R.
Choisy le Roy
Bonneuil
Bac
Route de Troyes
Thiais
SEINE FL.
Route de Fontainebleau
Ch. de Fontainebleau
R^te de Melun
Rungis
Orly
Lieues Communes, de 2283 toises.
1
2
5
10
5
10
55
50
45
48 Dég.
l'Isle de Fer



VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ARTISTES, ET DE GENS DE LETTRES.

DÉPARTEMENT DE PARIS.

Vous attendez sans doute avec impatience, Monsieur, les premiers détails d'un voyage, dont vous avez conçu le projet. En nous engageant à l'entreprendre, vous nous montriez, pour récompense des fatigues qu'il entraîne, l'utilité dont nous pouvions être à la patrie, en promenant un œil observateur sur les arts, les mœurs, les ressources, les richesses des nombreux habitans de la France; en falloit il davantage pour nous animer, et faire disparoître les difficultés qui s'offroient d'abord à notre esprit? Sans balancer nous l'avons donc entrepris; et notre courage est soutenu, moins par un fol espoir en nos talens, que par l'honorable desir de payer à nos concitoyens la dette de l'emploi de nos jours.

En vous quittant, nous nous sommes rendus à Paris, et c'est de ce point de réunion dont nous allons partir pour fournir notre carrière.

La situation topographique du département de Paris est trop bien établie par la carte que N** joint à ma lettre, pour vous en parler ici. Consultez-là : vous aurez une idée juste de l'étendue et de la situation géographique de ce département, le seul dans toute la France qui ait reçu son nom de l'une des villes qu'il renferme.

Paris, chef-lieu de ce département, est vraiment la reine des cités. On y desireroit cependant plus de majesté dans l'ensemble, plus de liaison entre les monumens publics, plus de largeur aux rues, plus d'uniformité dans les édifices. Et l'un des grands défauts de cette ville, est que trop de choses y parlent à l'orgueil, et pas assez à la (1) sensibilité. Quoiqu'il en soit de la vérité de ces reproches, l'imagination de l'homme instruit, quand il parcourt cette superbe ville, semble doubler son existence. On croit vivre au milieu des temples d'Athènes, on croit errer sous les portiques de Rome antique, quand on ne parcourt en effet que les chefs-d'œuvres des Perrault, des Mansard, des Soufflot, etc.

Au milieu de ces asyles du luxe, dont le faste ne rappelle que trop à l'esprit l'oisiveté des grands, et les déprédations des Rois, plane le génie de la liberté, dont la présence imprime aujourd'hui la majesté du Peuple François sur les monumens que la flatterie n'éleva que pour perpétuer la mémoire de ses oppresseurs. Le philosophe éprouve une jouissance secrète,

quand il contemple le volcan de la révolution à la place même où Richelieu jadis se bâtit un palais (2). Il aime à penser que la première volonté du peuple s'est faite entendre, aux mêmes lieux où siégeoit la corruption du régent. La liberté a transformé Paris en un séjour nouveau : le protestant et le catholique s'embrassent aujourd'hui sur le seuil de la maison où Coligny fut poignardé. Et les disciples de Calvin invoquent l'Eternel (3) à leur manière, à quatre pas du balcon d'où Charles IX arquebusoit ses sujets.

Grâce au caractère aimable des François, la liberté, en leur communiquant toute son énergie, n'a point altéré l'aménité de leurs manières. Cette rudesse ordinaire au peuple Anglois ne désigne point ici la souveraineté du peuple. L'artisan, le fort de la halle, l'ouvrier, ne sont point polis, ils sont affables : ils savent enfin qu'ils sont hommes ; ils connoissent la dignité de ce nom : et cette connoissance ne les rend que meilleurs. Cependant ne vous flattez pas de trouver encore parmi eux la simplicité des mœurs de quelques cantons Suisses, ni cette espèce de candeur, attribut des peuples invétérés dans la liberté. Ce sera l'ouvrage du tems. Le peuple, accoutumé jadis à se consoler du mépris des grands, en dépensant aux tavernes, et aux guinguettes, le modique prix qu'ils mettoient à ses sueurs, n'a pu perdre encore tout-à-fait cette habitude vicieuse qu'il prenoit pour des délassemens. Mais insensiblement, en remontant vers la nature, par les échelons de la constitution, il se rapprochera des plaisirs qu'elle enseigne. Petit à petit, les bancs des Courtilles deviendront déserts, et les

banquets de famille se meubleront : le jour du repos ne séparera plus l'époux de la femme, le père des enfans : le bénéfice de la semaine n'ira plus s'abîmer dans le comptoir d'un fabricateur de vin pestilentiel (4) : dans chaque foyer la place de l'ami sera marquée : et les charmes domestiques succéderont à cette joie désordonnée dont usoit le peuple pour s'étourdir sur l'esclavage. Heureux jours! réservés à nos enfans, dont la génération présente ne verra que l'aurore ! Car le peuple François, neuf encore pour la liberté, est maintenant comme les flots des mers, qui roulent longtems après que l'orage a cessé ; et dont l'agitation est nécessaire, pour déposer sur le rivage l'écume dont ils sont couverts.

Cette simplicité future s'annonce déjà dans le costume, dont la planche ci-jointe vous donnera une idée. Les étoffes de prix ont disparu : et malgré la fatigue des *merveilleux* à retenir le luxe fugitif, ils ne peuvent s'entourer que d'une élégance ridicule, il est vrai, immodeste même souvent, mais toutefois moins dispendieuse. Vous concevez bien que je ne vous parle point ici du costume du peuple, moins soumis à la variété ; mais de celui des enfans peu nombreux ici de ces pères jadis chamarés d'or et de pourpre. Les femmes aujourd'hui consultent également davantage les graces que la somptuosité : et la liberté ayant ramené l'attention sur la noblesse des formes antiques, nos dames, la tête exceptée, ressemblent aux statues Grecques. Je dis avec raison, la tête exceptée : car rien ne nuit plus au développement de la figure que ces chapeaux ridicules dont elles affublent



Habitans du Département de Paris.

leurs cheveux, ce précieux ornement dont la nature se plut à couronner le front de la beauté.

Je ne vous parlerai point de la police, qui exige encore quelques années pour avoir pris une marche constante, malgré les soins que les nouveaux magistrats y donnent. Si les rouages n'en sont pas encore entièrement en mouvement, au moins est-elle dépouillée de cette foule d'espions, dont l'odieuse présence faisoit de Paris une seconde Venise. La confusion, inséparable d'un nouvel ordre de choses, a nécessairement fait refluer dans Paris une immensité de gens sans aveu, et loin de s'étonner de quelques crimes qui s'y sont commis, on doit s'étonner au contraire qu'ils ne soient pas plus fréquens (5), et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire des magistrats du peuple, et de la vigilance de la force publique. Et, disons-le, à la gloire de la Nation françoise, à la chûte des Tarquins, il se commit plus de crimes parmi la poignée de Romains qui fondèrent leur liberté sur les bords du Tibre, que les fastes de la France n'en fournissent depuis quatre ans de révolution.

Mais si dans ces jours de désordres inévitables, l'on a peu de choses à craindre des malfaiteurs, il n'en est pas de même des dangers où le perpétuel encombrement des voitures expose le citoyen qui va à pied. Les rues sans trottoirs, communément boueuses, conséquemment glissantes, où la foule se presse et se heurte sans cesse, mettent à chaque minute le piéton au risque d'être renversé. Le char bruyant de la courtisanne est subitement remplacé par le wischi léger du petit maître. Les uns et les autres

se glissent, percent, courent, et se démêlent à travers l'énorme pesanteur des voitures de commerce et d'utilité publique. L'oreille est étourdie par le fracas, l'œil trompé par la rapidité de leur course. L'attention est nulle, et l'on croit (6) échapper à la mort au moment même où l'on y court. Ce qui faisoit dire plaisamment à un Anglois, que l'homme qui, pendant vingt ans, a couru sans accidens les rues de Paris, méritoit bien la croix de S. Louis; et ce qui ajoute un trait de plus à la bonté du caractère du peuple, dont je vous parlois tout-à-l'heure, c'est que ce peuple, à qui ces voitures rappellent à chaque minute l'image de ses anciens oppresseurs, qui sait que la majeure partie en renferme des êtres dont les préjugés ne lui sont pas favorables, souffre avec une patience admirable leur circulation, qui met, pour ainsi dire, à pair ou non, la vie de tout le monde pédestre.

Quelques-unes de ces rues de Paris, dont vous n'attendez pas sans doute que je vous fasse la nomenclature générale, ont pris des noms chers à l'humanité comme aux sciences. On lit avec plaisir le nom de J. J. Rousseau, ceux de Voltaire et de Mirabeau, à la place des noms insignifians de rues Plâtrière, Chaussée-d'Antin, quai des Théatins; plaise au ciel que le souvenir de ces grands hommes achève de guérir le peuple des idées superstitieuses dont on gangrena son esprit pendant tant de siécles. Vous jugerez mieux par un exemple du degré d'ineptie, où l'astuce sacerdotale l'avoit réduit, dans les siécles d'ignorance, que par tout ce que l'on en pourroit

dire : on voit sur le portail de Notre-Dame un bas-relief, qui représente S. Michel, pésant des ames dans une balance, et le diable, malignement caché dessous, cherchant à lui en filouter quelques-unes. Voilà quant à la crainte du diable : voici quant au respect qu'exigeoient les prêtres. C'est un tombeau placé dans l'église de Sainte-Geneviève, où l'on voit un cardinal, dont un ange porte la queue. Il est vrai que le page Chérubin ne porte pas de livrée.

On a cru d'abord que l'absence de ces prélats, jadis si fiers. des ci-devant grands seigneurs, des membres du parlement, des moines, des laïs célèbres et des laquais se feroit sentir ; et que la population de Paris en sembleroit affoiblie. Jusqu'à présent l'expérience a prouvé le contraire. C'est une goutte d'eau de moins dans une pluie d'orage. Jamais Paris n'a paru plus vivant : jamais les voitures n'ont été plus nombreuses : les spectacles sont quadruplés, et les spectacles sont pleins : les promenades sont peuplées : les églises ont leurs habitués, ainsi que les cafés : enfin, à cela près de quelques hôtels du faubourg S. Germain, et du Marais, tristement ensévelis sous leurs ridicules portes cochères, tout est vivant, tout est rempli ; et si l'on veut être juste, on conviendra que le commerce en général n'a rien perdu de son activité.

Cette vérité de fait contrarie vivement nombre de gens intéressés à crier que tout va mal, et qui, mécontens de la révolution, prophétisent depuis long-tems, pour allarmer le peuple Parisien, que Paris ne sera plus qu'un vaste désert. Mais l'on peut dire, avec un homme d'esprit, que le *Tableau de*

Paris (7) de M. Mercier est le seul bon ouvrage que la révolution aie gâté.

Mais je veux croire que la population de Paris décroisse un peu par la suite ? Paris, sous l'ancien régime, étoit, à l'égard du reste du royaume, ce que la Chine croit être à l'égard des autres nations de l'univers, qu'elle a la modestie de prendre pour ses faubourgs. Si Paris eût continué à s'aggrandir, la France fût devenue comme un homme attaqué de l'hydrophale (8), dont la tête grossit à mesure que les membres se dessèchent. Quel mal y aura-t-il quand Paris se balancera plus également avec les autres départemens ? Par-tout où l'ambition trouve de l'aliment, l'homme se fixe; et Paris n'étant plus réservé à être le grand et l'unique magasin des honneurs et des emplois, il est à présumer que moins de gens se porteront dans ses murs. Il est intéressant d'attacher l'homme au sol qui l'a vu naître. Tous les législateurs ont senti cette vérité, les nôtres l'ont mise en pratique, en ouvrant à l'homme dans son propre canton une carrière aux emplois, qui lui seroit ailleurs fermée, au moins pendant un laps de tems. En cela ils ont mis à profit la connoissance du cœur humain. La population du reste de la France croissant donc en proportion du décroissement de celle de Paris, cette grande ville s'en trouvera mieux, parce que ses ressources à l'extérieur croîtront en raison de l'augmentation de la population de l'empire : que par là elle se trouvera plus en équilibre avec les autres départemens : et que cet équilibre est beaucoup plus important qu'on ne se l'imagine à la splendeur des grandes cités.

D'ailleurs,

D'ailleurs, à le bien prendre, cette dépopulation n'est que chimérique, ou du moins que momentanée. La majeure partie de ceux que l'humeur, ou les préjugés, ou l'opinion en ont éloigné, tôt ou tard y reviendra spontanément. Par-tout où réside une cour riche de vingt-cinq millions de liste civile, doit-on douter qu'il ne se fonde une colonie de courtisans? Jadis la cour dévoroit le royaume, désormais une parcelle du royaume dévorera la cour, et répandra dans Paris ce qu'elle écornera de la royale pension. C'est un mal moral que ce séjour des courtisans. Mais ce n'en est pas moins une vérité, qu'où se trouve des Rois, il se trouve des flatteurs; et quand on spécule sur la formation des sociétés, on est malheureusement forcé de faire entrer en ligne de compte les vices des hommes.

Le concours des étrangers deviendra plus grand aussi par la suite. La révolution n'a perdu ni les arts ni les lettres, elle n'a fait que les suspendre. Que les jours de la paix renaissent, que les idées politiques soient fixées, que les principes en aient été totalement développés, que l'avenir enfin s'avance sans être précédé par l'inquiétude, les esprits reprendront d'eux-mêmes le goût des arts et des connoissances. Les arts, les lettres, les sciences reparoîtront avec plus de splendeur : car la liberté est aussi le flambeau des artistes et des lettrés. Et plus le foyer des lumières sera resplendissant, plus de nations étrangères viendront s'échauffer à ses rayons. Joignez à cela le bruit de nos plaisirs, de nos jeux, de nos fêtes nationales, de nos spectacles même, qui vont solliciter au loin

la curiosité de l'étranger : réfléchissons encore que nous sommes un peuple nouveau, levé tout-à-coup sur la surface du monde. Que le 14 juillet fut un jour de création pour vingt-sept millions d'hommes ; que l'univers connoît la France, et que nul peuple encore n'a vu des François ; et convenons, d'après cela, que pendant cinquante ans peut-être on viendra des bouts du monde nous admirer. Une Reine, dit-on, vint du midi contempler la sagesse de Salomon, qui mourut au milieu de sept cents concubines : pourquoi des peuples entiers ne viendroient-ils pas admirer la sagesse d'un peuple souverain, qui n'a pour amante que la liberté ?

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien la destruction de la Bastille ajoute à l'espoir de l'affluence des étrangers à Paris. La terreur du nom de ce ténébreux théatre des crimes des Tigelliu (9) de la France avoit depuis long-tems franchi nos frontières ; et l'idée de la Bastille enchaîna plus d'un Anglois aux rivages de Douvres.

Visiter la place où pesoient ses murailles, tel a été le début de notre voyage. Jadis les voyageurs entendoient une messe du S. Esprit avant leur départ : nous avons cru d'un aussi bon augure d'aller chanter une hymne à la Liberté sur les débris du despotisme. Rien n'existe plus de ce château qu'un Roi surnommé le Sage (10) fit bâtir, et qu'un peuple plus sage a renversé. Il avoit fallu douze ans pour le construire, il n'a fallu que douze quarts-d'heures pour l'abattre, cela prouve au moins que quand le peuple veut, il veut mieux que les Rois.

Rendons cependant justice à Charles V. En faisant construire cet édifice, il ne le destinoit pas à devenir un jour le vaste cercueil de tant de François. Mais il est rare que les fondations des Rois n'apportent en naissant un virus de tyrannie qui se développe par la suite avec plus ou moins de fureur.

Ce Roi sage engendra un (11) fils fou, le fou engendra un fils (12) conquérant. Cette chronologie de qualités n'est pas un miracle dans les dynasties royales, mais ce qui vous surprendra moins, c'est que le Conquérant fut le premier embastilleur.

Ce qui n'est pas non plus indigne de remarque, c'est que ce fameux château a soutenu plusieurs siéges contre des armées stipendiées, et ne s'est rendu que par capitulation, et qu'il n'a fallu qu'une poignée d'hommes libres pour le prendre d'assaut en moins de quatre heures. On pourroit en tirer, ce me semble, cette conséquence, que le génie de la liberté peut au besoin tenir lieu de discipline militaire.

Vous avez lu trop de détails sur le régime de la Bastille, pour vous les retracer ici (13). Nous ne vous parlerons ni des victimes de Louis XI, ni des crimes cachés de Richelieu et de Mazarin, ni des forfaits plus modernes des Phélippaux et des Breteuil. La Bastille n'est plus, c'est dire qu'elle fut; et d'après ce mot, l'imagination peut concevoir toutes les atrocités possibles, et l'imagination restera toujours au-dessous de la vérité. Nous ignorons à quoi l'on destine ce terrein : à quelque place sans doute. Plusieurs modèles ont été exposés l'année dernière au sallon, tous étoient

vastes, nobles, et bien conçus : mais lequel aura la préférence? C'est ce qui n'est pas encore arrêté.

En quittant le sol de la Bastille, nous prolongeâmes notre course jusqu'aux murs de Paris, monument d'un despotisme d'un autre genre. Conçues par l'avarice fiscale, elles en ont toute la *mesquinité*. Ce ne sont point les murailles de Thèbes nées de la lyre d'Amphion, ce sont de maigres petits murs de jardin, enfantés par le barême de Plutus. Il n'en est pas ainsi des édifices qui les coupent d'espace en espace, et que l'on nommoit barrières. Variés dans leur dessein, ils figurent ou des colonnes, ou des temples, ou des rotondes, etc. Tous ne sont pas également d'un bon style : mais dans la perspective ils contractent un certain air Babylonien, ils répandent une sorte de magie dans le paysage, qui rit à l'imagination du peintre, et semble écrire sur les portes de Paris : *c'est ici Palmyre* (*). Cependant croirez-vous, Monsieur, que ces édifices, à qui l'architecture prête une forme, tantôt riante, tantôt auguste, tantôt romantique, couvroient des cachots destinés dans leur origine aux malheureux contrebandiers. Il semble que les fées ont présidé à la construction de ces asyles des larmes et du désespoir. Image parlante de l'ancien régime! où le malheur étoit vérité, et le bonheur enchantement. Ces barrières, depuis la révolution, portent quelques stigmates de la vengeance du peuple; elles sont abandonnées, désertes; et présentent pour

(*) Ville d'Asie que l'Empereur Aurelius saccagea, et dont la fastueuse Zénobie fut la dernière Reine.

la première fois à l'homme, le spectacle de la jeunesse des monumens, entourée du silence des ruines.

Ceux-ci ne sont pas les seuls dont le peuple ait cru devoir faire justice. Il ne vengeoit que sa cause en mutilant les barrières publicaines, il a satisfait à l'Europe, en dépouillant la place Victoire des emblêmes de la flatterie. Vous ne trouverez plus aux pieds de l'effigie de Louis XIV les esclaves enchaînés. Ces esclaves figuroient-ils des nations ou des vices? Ce problême n'est pas résolu, mais dans l'une ou l'autre hypothèse, l'allégorie seroit fausse. Ce Roi enchaîna bien des gens, mais non des nations, mais non des vices. Les nations, liguées contre lui, enchaînèrent plutôt à la longue son insatiable envie de donner des loix au monde, qu'il ne parvint lui-même à les enchaîner. Il en est de même des vices : ils le traînèrent plutôt à leur char, qu'il ne les dompta; et l'homme, dont la jeunesse embrasa l'Europe, dont la mâturité chassa les protestans, dont la vieillesse fut le jouet de prêtres ambitieux, ne fut pas, à coup sûr, le triomphateur des vices. Ces vices étoient donc aussi ridicules à ses pieds que les vertus le sont aux pieds de la statue de Louis XV. Du moins est-on tenté de pardonner à celles-ci. Leur air gauche et niais décèle l'étonnement où elles sont de s'y trouver. L'homme, dans tous les tems, se venge par des traits malins, de la platitude de ces apothéoses de commande. Quand on éleva sur son piédestal cette statue colossale de Louis XV, le travail finit trop tard pour retirer les grues, placées aux quatre angles, dont on s'étoit servi. Elles y passèrent la nuit. Le lendemain, on trouva

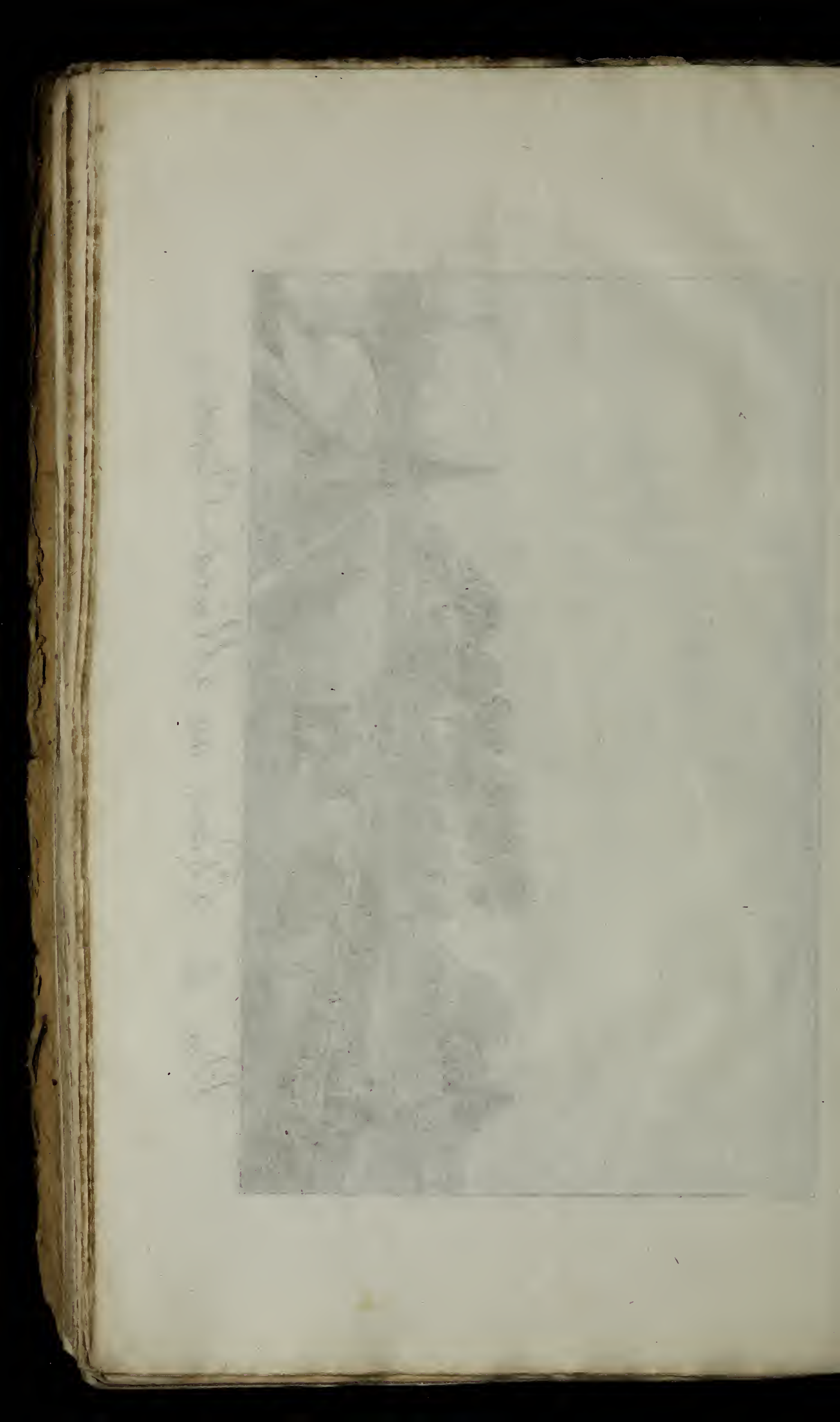
écrit, en grosses lettres, au pied de la statue : *le Roi séant en son conseil.* C'est ainsi que, dans les tems d'esclavage, le trait de l'épigramme va percer l'homme à travers tous les prestiges de la grandeur, tandis que sous le règne de la liberté, la leçon est moins mordante, mais plus auguste. On ramenoit Louis XVI à Paris : à son passage, on mit un bandeau sur les yeux de la statue de Louis XV. On aime à saisir ces nuances du caractère du peuple. Tel est le sac dont un porte-faix chargea les épaules de la statue de Louis XIV, au moment de son inauguration, où le peuple, accablé d'impôts, voyoit avec indignation dépenser le fruit de ses pénibles travaux en frivoles embellissemens; et le placard des habitans des faubourgs, le jour où Louis XVI fut ramené. « Quiconque, disoit le » placard, l'applaudira, sera bâtonné : quiconque » l'attaquera, sera pendu. » Qu'auroit dit de plus Solon? (*)

C'est en arrivant à Paris par la place Louis XV, que cette ville se présente sous l'aspect le plus imposant. Vous en jugerez par le point de vue que N** en a dessiné. A l'orient, elle confine au jardin des Tuileries, dont la grande allée laisse appercevoir le château en point d'optique. Au nord, elle est bordée par deux colonnades (14), belles, mais non pas sans défaut : elles sont séparées par cette rue Royale, si malheureusement fameuse par le funeste feu d'artifice tiré lors du mariage du Roi régnant. Au couchant, elle se termine par les Champs-Elysées, promenade

(*) Législateur d'Athènes,



Vue de Paris au Nord-Ouest.



réelle, mais trop enchanteresse pour ne pas mériter un nom fabuleux. Coupée dans son immense longueur par une voie rivale de l'antique Appiène., que l'œil qui la suit laisse enfin échapper dans la vaste étendue de l'empire François. Au midi, la Seine roule à ses pieds son onde pacifique, et s'écoule lentement sous les arches modernes d'un pont qui, le premier de la France, a la gloire de n'avoir jamais été foulé par le pied d'un esclave. Telle est cette place, dont notre voyage ne vous offrira désormais le pendant qu'à Montpellier.

En traversant la Seine, et descendant sa rive gauche, on rencontre ce Champ-de-Mars, illustré par le serment de la nation Françoise. L'arc de triomphe, l'autel de la patrie, les gradins de ce cirque immense, tout, vous le savez, n'avoit été que provisoire. Ainsi, rien n'y retrace le souvenir de la pompe de cette cérémonie auguste, que la majesté du ciel, qui lui servoit de Dais.

En tournant ensuite Paris par les boulevards du midi, et les suivant presque jusqu'à leur extrêmité orientale, on rencontre le dernier asyle des hommes immortels, dont nous vous envoyons une vue. Le frontispice annonce sa destination. On y lit (15) : *Aux grands Hommes, la patrie reconnoissante.* La houlette de Nantère a cédé ses droits sur ce temple, aux bienfaiteurs de l'humanité. Mirabeau, Voltaire, les premiers ont monté les degrés du Panthéon. La nation les a récompensés en souveraine : et son hommage leur a payé, moins les vertus qu'ils eurent, que les vertus qu'elle leur doit. Rien de ce qui survécut aux

âges, ni la grossière pesanteur des pyramides Egyptiennes, ni la majestueuse élégance des temples de la Grèce, ni les augustes débris de la splendeur Romaine, n'approchent de l'imposante masse du Panthéon. Son dôme semble toucher aux nues, sa base presser les entrailles du monde. C'est Babel pour la hauteur : c'est Délos pour l'immensité. A son aspect, la langue se glace, l'esprit se tait. L'imagination s'éveille, trente siécles semblent écoulés, la France n'est plus, on croit lui survivre, et voir encore ce portique debout, forcer les générations futures à se prosterner devant le nom François.

L'esprit public hâtoit, et l'assemblée constituante décréta l'achèvement de cet édifice, que Soufflot commença, et que la mort a ravi à la gloire de le terminer, et au bonheur d'en voir l'emploi. Cet esprit public ne se dément point, et quoique les partis se soient plus ramifiés, que les erreurs, en se disséminant, aient cru se glisser plus facilement parmi le peuple, son opinion sur la liberté n'a pas plus varié que sa haine pour l'ancien régime. Les clubs, amis de la constitution, ne contribuent pas peu à l'affermir dans sa marche. Les discussions politiques sont trop étrangères au plan de cet ouvrage, pour nous livrer à l'examen, du plus ou moins de bien que ces clubs font à la chose publique : mais l'observateur ne peut s'empêcher de remarquer, que, d'après les droits de l'homme, toute assemblée étant permise, il a pu s'en ormer de mues par des opinions opposées. Ce qui est arrivé. Les seules amies de la constitution se sont soutenues : leurs adversaires en accusent la tyrannie



Panthéon Français.

des assemblées dominantes. Mais le philosophe impassible ne raisonne pas ainsi, et se dit : si les clubs amis de la constitution sont les seuls qui se soutiennent, il faut donc que leur établissement soit essentiellement parti d'un principe de vérité : car la vérité seule est incorruptible.

Vous, Monsieur, qui n'avez connu Paris que sous l'ancien régime, vous seriez étonné de voir ce peuple si frivole jadis, si insouciant même pour tout ce qui sembloit au-dessus de sa sphère, causer, tumultueusement quelquefois, mais plus souvent gravement, des travaux des législateurs ; leur applaudir, ou les improuver; mettre son bonheur à la place de leur éloquence, et poser le doigt sur la plaie que l'art oratoire n'avoit fait qu'effleurer. Ce n'est plus le marchand de *Despreaux* qui, le soir, *va revoir ses billets et compter son argent*; c'est l'homme au courant des affaires nationales, s'occupant à lire dans une feuille si les représentans du peuple ont prononcé à son avantage. C'est la marchande de noix, que le colporteur munit en passant d'un *Journal du soir*, et qui, à l'incertaine lueur de sa chandelle, entourée de papier, va voir si ses droits dans le jour n'ont pas été violés.

Ne croyez pas que les lumières et la philosophie aient eu autant de part qu'on leur en accorde à la révolution. C'est le peuple qui l'a faite, et avant elle le peuple ne lisoit point, n'avoit point le tems de lire. Helvétius, Mably, Franklin, Rousseau, lui étoient inconnus : et si par hazard le nom de Voltaire avoit frappé son oreille, les prêtres qu'il voyoit, plus que les philosophes, se chargeoient des épithètes,

Non : les causes de la révolution sont plus physiques que morales : insatiable cupidité d'un côté, extrême pénurie de l'autre, comment étoit-il possible qu'un éclat violent ne fût le dénouement d'une lutte semblable ? Et croyez-moi, l'histoire du *fameux collier* fut le premier chapitre où le peuple lut ce qu'il avoit à faire : et non dans le contrat social, Il ne s'est donc pas éclairé pour faire la révolution ; mais au contraire, il a fait la révolution pour s'éclairer. La lecture habituelle des papiers publics lui fera sentir la nécessité des connoissances préliminaires. La crainte d'être trompé, le desir de s'assurer si on lui en impose ou non sur la véracité des principes, le fera remonter du travail de ses législateurs, aux livres des philosophes, aux fastes de l'histoire, aux archives de l'antiquité : et les lumières ainsi, loin d'avoir été antécédentes à la révolution, en seront subséquentes. Vous voyez donc que c'est une grande erreur de supposer que la révolution a fait tort aux lettres, aux sciences et aux arts ; et que peut-être, quoiqu'ils paroissent secondaires aujourd'hui, le jour de leur splendeur ne fut jamais si proche.

Malheureusement les académies et les théatres ne se prêtent pas assez à en accélérer le moment. Les uns et les autres regardent les arts comme anéantis, et trompés par ce préjugé, semblent coalisés en effet pour les ruiner. Les académies sont entâchées d'un péché originel. Ce péché étoit le droit d'accorder à volonté des brevets d'esprit et de génie à qui bon leur sembloit. Les talens nés avec la révolution, mais non académiciens, ont prouvé l'abus de ce droit :

mais aussi beaucoup de gens présumant trop de leurs forces, se sont mêlés d'écrire, et ont mal écrit. Ce sont à ceux-ci que les académiciens se sont attachés pour démontrer que la langue même étoit perdue; le néologisme que des idées nouvelles, que des vérités hardies, non encore dites, ont nécessité, les a effarouchés. On est tout surpris de voir aujourd'hui des gens, ci-devant réputés philosophes, crier *tolle* contre la révolution; démentir les opinions d'égalité, d'humanité, de culte même, qui leur valurent jadis le sceptre des lettres; et ce, parce que le jour de l'égalité est venu où l'on n'a plus besoin de leur attache pour se faire un nom dans les lettres; et ce, parce que le quart-d'heure de l'humanité a sonné, et ne leur laisse plus le droit d'étouffer les talens qui pouvoient les rivaliser. On gémit de ce risible acharnement, dégradation réelle de la majesté du philosophe littérateur. Ceux qui sentent la dignité de leur état, sont fâchés de voir que des écrivains se montrent égaux aux autres hommes, par les petitesses de l'esprit, et par les foiblesses du cœur; et ce que vous croirez difficilement, c'est de leur propre corps que sortent les athlètes les plus animés à les terrasser.

D'un autre côté, les théatres, soit par des ménagemens d'intérêt, soit par opinion individuelle, retardent la marche de l'esprit public, et refroidissent les talens dramatiques modernes, en ne consacrant leurs études qu'aux auteurs dont la réputation étoit avouée sous l'ancien régime. Le préjugé qui retranchoit les comédiens de la société étoit injuste, insensé, atroce, barbare : mais ce préjugé existoit. Qui les en

a délivrés ? Ce ne sont pas ceux dont ils flattent les foiblesses, en épargnant à leur oreille le mot de liberté. Ce ne sont pas les auteurs qu'ils festoyent, dont l'amour-propre sacrifieroit volontiers la révolution, s'il falloit à ce prix acheter la conservation des privilèges académiques : c'est le peuple, c'est vous ; c'est moi qui les ont faits citoyens. Et c'est justement pour le peuple, pour vous, pour moi, qu'ils ne font rien.

Plusieurs théatres se sont élevés depuis la révolution. Une des belles entreprises dans ce genre est le théatre que le demoiselle Montansier, et le sieur Neuville, font construire maintenant sur le vaste emplacement qu'occupoit l'hôtel de Louvois. Il laissera loin de lui les théatres si vantés de l'Italie. Les premiers sujets de l'Europe pour la tragédie, l'opéra, la pantomime, les peintres les plus célèbres, les décorations les plus riches donneront à cette entreprise une splendeur inconnue jusqu'ici, et lui vaudront sans doute un succès, que méritent l'intelligence et l'amabilité des directeurs.

Après celui là, il n'en est que cinq qui vous sont inconnus, dignes de quelque attention. Celui du Marais, dont je ne sais trop pourquoi la salle est construite dans le goût gothique, et semble avoir mis l'autel de Thalie sous la voûte d'une cathédrale. Celui de Molière, rue S. Martin, petit, mais joli. Celui de Louvois, dont la coupe est assez noble. Celui du Vaudeville, au Panthéon. Et celui de mademoiselle Montansier et M. Neuville, au Palais-Royal, très-

suivi par les talens de différens genres qui s'y trouvent réunis.

La saison approche où les beaux jours vont diminuer la foule qui se porte l'hiver aux spectacles pour meubler les promenades délicieuses dont les environs de Paris sont embellis. Nous avons vu l'une des plus fréquentées, *le bois de Boulogne*. Trois jours de la semaine, *dite Sainte*, sont de mode pour parcourir ce bois, époque bizarrement choisie, puisqu'il est rare qu'alors il soit encore revêtu de la parure du printems. Les choses ridicules ont souvent une origine plus ridicule encore. Un frère Richard, cordelier, le plus fameux improviseur de son tems, fraîchement émoulu de la Terrre-Sainte, s'avisa de parler contre le luxe dans le petite église de Longchamp. Il tenoit tête à son auditoire depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Tout Paris couroit l'entendre. L'enthousiasme fut porté si loin, qu'en sortant de l'un de ses sermons, les bons Parisiens allumèrent des feux, et livrèrent aux flammes meubles, bijoux, parures, tout enfin ce que le pieux sermoneur avoit proscrit. Tels furent les premiers motifs des promenades de Longchamp, et le bon Richard ne s'attendoit guères qu'en tonnant contre le luxe, il en fondoit la fête.

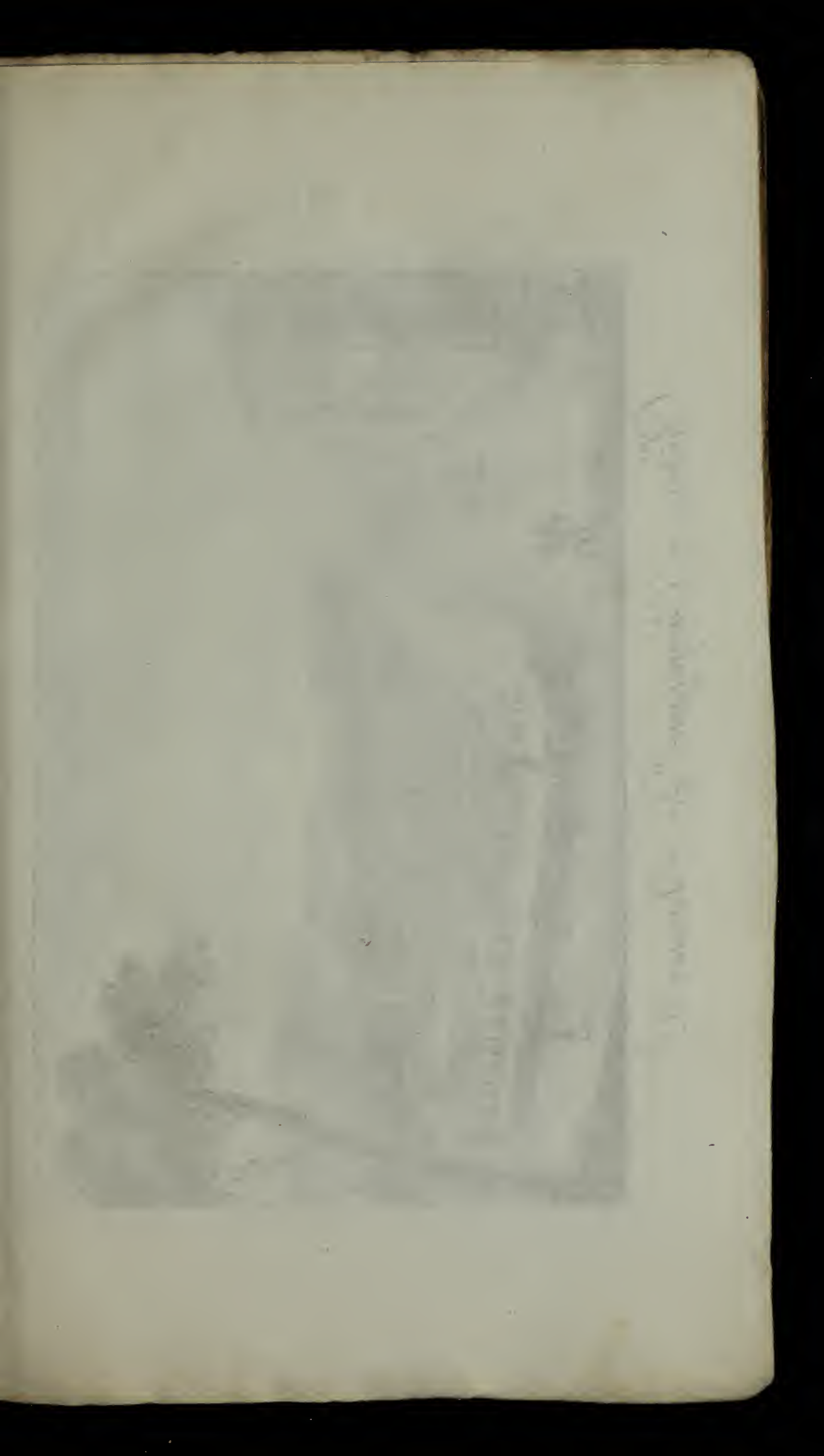
Ce bois de Boulogne renferme le gothique château de Madrid, que François Ier. se plut à nommer ainsi, à-peu-près comme Léon X affecta de faire sa première entrée dans Rome sur le même cheval qu'il montoit, quand il fut fait prisonnier à Ravenne. Peut-être les hommes couronnés trouvent-ils de la gloire jusques

dans le souvenir de leur honte. Ce château est voisin de la Muette, petite maison royale de mauvais goût, et dont on ne se souvient, que parce qu'elle servit souvent de *halte* aux Rois, en sortant de leur lit de justice. En quittant le bois de Boulogne, nous apperçûmes *Bagatelle* de M. d'Artois, que nous trouvâmes *quelque chose*. Quoiqu'il en soit, cette fausse bagatelle nous conduisit au puits miraculeux de Nanterre, que nous trouvâmes une véritable bagatelle.

S. Denis mérite un peu plus d'attention. Les contes de bonne femme, et la sépulture des Rois ont mis et la ville, et le saint en lumière. De petites chapelles, bâties de distance en distance sur la route de Paris à S. Denis, ont long-tems accrédité la superstition. C'est là, disoit-on, que ce saint, portant sa tête dans ses mains, se reposa de la fatigue de ce sacré fardeau. La vérité est qu'elles désignent les lieux où Philippe-le-Hardi et ses frères, portant à S. Denis les cendres de Louis IX, dit le Saint, leur père, se reposèrent.

Le philosophe se plaît, Monsieur, au milieu de cette vaste solitude, de ce silence éloquent qui règnent sur les tombeaux des Rois. Quelle distance de l'orgueil du trône à l'humilité du cercueil! Mon pied foule les restes de celui, dont le pied foula l'univers.

Là une observation n'échappe pas à l'homme libre : c'est que les plus malheureux, comme les plus méchans Rois, sont justement ceux, dont les mausolées sont les plus superbes. Nous demandâme à l'ombre de Turenne si elle ne se trouveroit pas mieux logée au Panthéon qu'à S. Denis.





Château et Campagne de Sceaux.

Malgré ce sombre involontaire que l'imposant entourage de tant de morts fameux répand sur les idées, nous ne pûmes nous empêcher de sourire à un diable, revêtu d'un capuchon de moine, sculpté sur le tombeau de Dagobert, et cherchant, à la faveur du masque, à séduire ce Roi. Ce diable n'est point mal sous cet habit : l'artiste avoit l'esprit grotesque ; car, sur la même tombe, il a figuré un autre diable, qui porte une grosse face. . . . Devinez où.

S. Denis est un chef-lieu de district, ainsi que le Bourg-la-Reine, dont le site est agréable, mais où la curiosité ne trouve rien à recueillir.

Il n'en est pas de même de Sceaux, village délicieux, dont nous vous envoyons une vue. Qu'il étoit aimable, ce duc du Maine, dont la douce philosophie répandit un charme sur ce séjour que l'ame sent, et que l'esprit ne peint pas. Le duc d'Orléans lui disputoit la régence, le parlement le dépouilloit des bienfaits de Louis XIV. Que faisoit-il ? il traduisoit l'*Anti-Lucrèce*. Aussi sa spirituelle épouse lui disoit-elle plaisamment : « Vous trouverez un beau matin, en » vous éveillant, que vous êtes de l'académie, et que » M. d'Orléans a la régence. » On aime à trouver cette insouciance pour les grandeurs aux hommes de ce rang. Après la mort du duc du Maine, Sceaux dut son éclat à sa veuve, et vous lui devez votre attention, parce qu'il charma les loisirs de plus d'un grand homme, Lamotte, Fontenelle, Malezieu sur-tout. Il est si doux de croire que quelques vertus philosophiques ont été conçues dans les palais des grands : cette idée forme un tel contraste avec l'immoralité

qui les habite souvent, qu'une sorte de joie et suave et paisible s'empare de vous, en se promenant dans les jardins de Sceaux, lorsque l'on songe que Voltaire s'y égara quelquefois.

En général, Monsieur, les campagnes de ce département sont belles, les plaines bien découvertes, et graces à l'art assez fertiles, car le terrein est naturellement sablonneux. On en a peut-être trop dérobé à l'agriculture pour des objets de simple agrément ; c'est une erreur qu'à la longue le retour de la simplicité, du goût des vrais plaisirs de la nature, et de la pureté des mœurs réparera. Un jour viendra où l'abondance des moissons, l'innocente richesse des troupeaux, la rurale gaîté des atteliers champêtres deviendront les délassemens de l'ame, et non pas les fictions des poëtes. Un jour viendra où l'homme sortira des villes assez pur pour sourire aux spectacles des champs. Il ne se cachera plus à la nature sous l'ombre pompeuse de ses monotones jardins, parce qu'il n'aura plus des plaisirs que le soleil ne puisse éclairer : son génie aggrandi par la candeur de sa vie, ne mettra plus le monde en miniature dans le cadre mesquin d'un jardin Anglois. Mais cet âge d'or ne viendra, que de la mâturité de la liberté. Nous étions esclaves, maintenant nous sommes libres, nous deviendrons hommes, et nous finirons par être vertueux.

NOTES.

NOTES.

(1) Les hopitaux y sont encore en mauvais ordre, mal sains, mal entretenus, mal administrés.

Les prisons y sont de même, sombres, étroites, dégoûtantes, infectes; et le feu vient de détruire la seule qui réunit quelques avantages. Enfin, la mendicité se montre sous toutes les formes, et il n'y a point d'hospice pour la dérober à l'intempérie de l'air, dont ses haillons ne la garantissent pas. Ces établissemens de première nécessité sont difficiles à former dans les premiers tems d'une révolution, mais il est digne de la souveraineté d'un grand peuple de ne pas les reporter à des époques trop éloignées. Ces malheureux sont nos frères, et font eux-mêmes partie de la nation.

Sous ce point de vue d'humanité, l'hospice fondé par M. Beaujon mérite l'attention du voyageur.

(2) C'est au Palais-Royal que jaillirent les premières étincelles de la liberté.

(3) L'ancienne église de S. Louis du Louvre.

(4) Il seroit bien tems que le peuple recueillît le bénéfice de la suppression des entrées, et que l'on surveillât, entr'autres, les débitans des boissons, qui ne les lui fournissent pas meilleures qu'autrefois, et dont le gain a cependant doublé.

(5) Les pessimistes citent toujours l'ancienne police; mais sous l'ancienne l'on avoit à craindre comme aujourd'hui les malfaiteurs, et de plus qu'aujourd'hui les crimes des espions même de cette ancienne police.

(6) Les accidens se renouvellent tous les jours, et l'on n'y réfléchit pas. Il est vrai qu'il y a cent écus d'amende pour le renversant, mais que fait au renversé, s'il a la jambe cassée, s'il est estropié, qu'il ne puisse plus gagner sa vie, celle de sa femme, de ses enfans, que M. tel, que mademoiselle une telle, paie cent écus, Dracon, Licurgue, Solon même, plus indulgent qu'eux, n'en eusent pas tenu quitte à si bon marché l'homme dont le luxe ou la paresse eussent mis en danger les jours d'un citoyen.

(7) Ouvrage vraiment estimable, si l'on réfléchit surtout au tems où il fut écrit.

(8) Hydropisie de la tête.

(9) L'un des ministres de Néron.

(10) Charles V. Elle fut commencée le 22 avril 1370, finie en 1382, et renversée le 14 juillet 1789. Elle a subsisté 407 ans. Hugues Aubriot, qui en posa la première pierre, y fut aussi le premier enfermé; il étoit de Dijon, et intendant des finances.

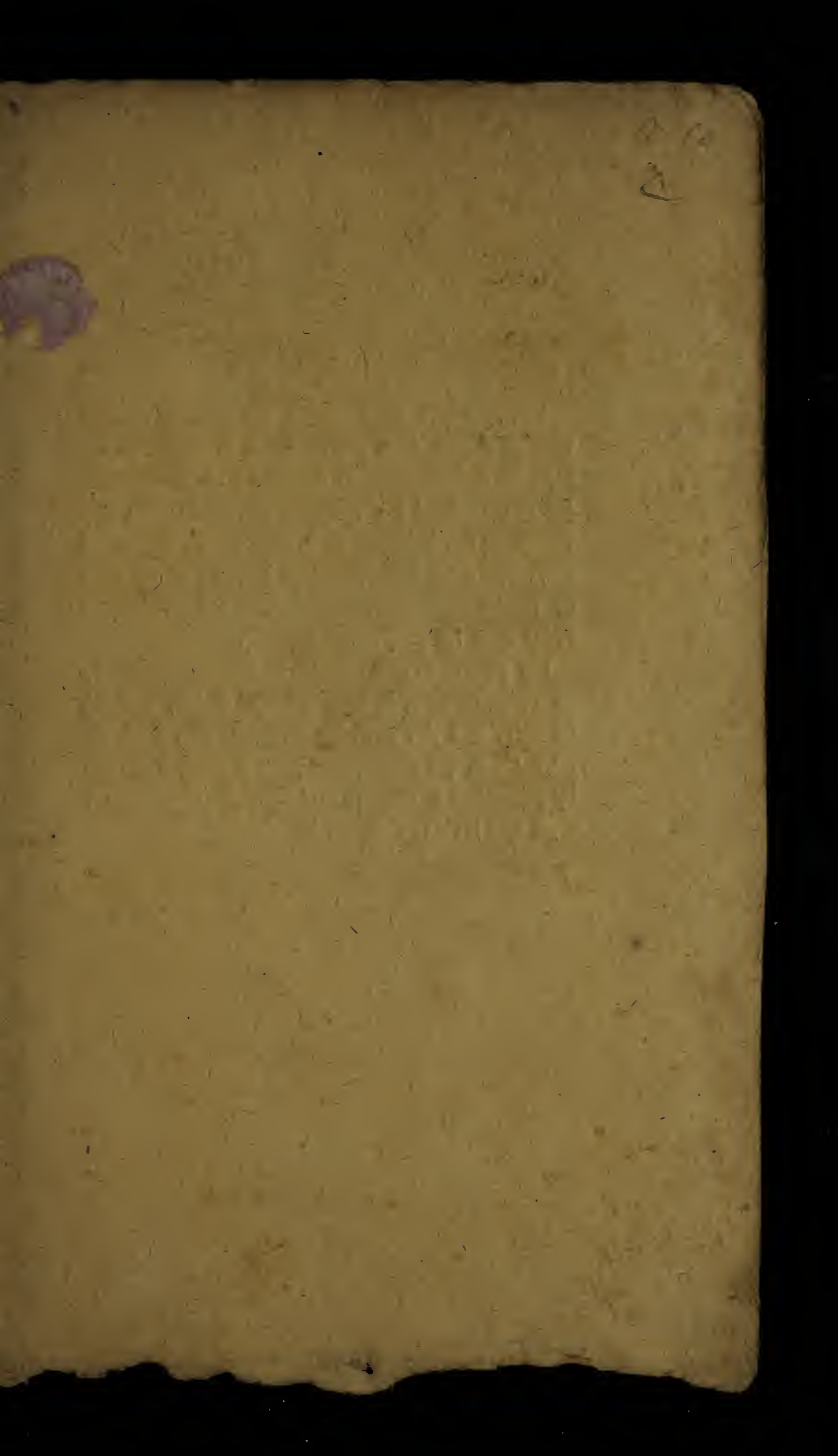
(11) et (12) Charles VI et Charles VII.

(13) *Vide.* Bastille dévoilée. Insurrection Parisienne. Mémoires sur la Bastille, antiquités nationales, première livraison.

(14) Un de ces bâtimens renferme le garde-meuble de la courronne, il fut forcé le 13 juillet 1789, sur les cinq heures du soir. On n'y prit que des armes. Toutes les richesses furent respectées. Un pistolet d'or, de Louis XV, fut même laissé entre les mains du concierge. Voilà le peuple que l'on ose quelquefois calomnier.

(15) Le peuple sent bien la majesté de ses récompenses. Quatre hommes du Port-au-Blé (on appelle communément ainsi les forts de la halle) s'entretenoient de la guerre dans un café. L'un d'eux trouvoit mauvais que l'on eût donné le bâton de maréchal de France à Luckner et Rochambeau. C'est , disoit-il, pour leur faire oublier le peuple , qui ne donne rien. Qu'appelles-tu ? reprend un autre. Le peuple ne donne rien! Tous les trésors du pouvoir exécutif vaudront-ils jamais un tombeau à Sainte-Geneviève !

A PARIS , de l'Imprimerie du Cercle Social , rue du Théatre-François , N°. 4.



Cet ouvrage se distribue par Cahier, dont chacun contient un département. Il en paroît un tous les quinze jours. Il est orné : 1°. d'une carte du département ; 2°. d'une représentation des costumes des habitans de la campagne, lorsqu'ils varieront d'un département à l'autre ; 3°. de trois ou quatre Estampes, représentant les monumens et les sytes les plus remarquables.

On pourra se procurer les Cahiers séparément, ou s'inscrire pour le tout. Chaque Cahier coûtera 50 sols, et 3 liv. pour les départemens, franc de port. Ceux qui s'inscriront pour la totalité auront les premières épreuves, et chaque douzième *gratis*, ainsi que les deux derniers.